

L'univers étouffant de Ivan Viripaev

Brigitte Purkhardt

Number 152 (3), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Purkhardt, B. (2014). L'univers étouffant de Ivan Viripaev. *Jeu*, (152), 84–87.

Après avoir vu *Oxygène* à Montréal et *Illusions* à Bucarest, notre collaboratrice dresse le portrait de Ivan Viripaev, l'impressionnant homme-orchestre du Nouveau Drame russe.

Brigitte Purkhardt

étouffant L'univers de Ivan Viripaev



Ivan Viripaev à Paris, en 2011.

dramaturge, acteur, metteur en scène, directeur artistique, professeur, scénariste et cinéaste, Viripaev naît à Irkoutsk, en Sibérie, en 1974. Au terme d'études en art dramatique (1995), il amorce sa carrière théâtrale comme comédien. Il écrit sa première pièce, *Les Rêves*, et la met en scène en l'an 2000. Il s'agit d'un huis clos où l'enfer, ce n'est pas les autres, mais l'absence de rêves, sans lesquels toutes les portes de nos existences restent closes. En 2001, Viripaev tire des oubliettes deux héroïnes d'une vieille pièce de théâtre et imagine leur avenir dans *Le Jour de Valentin*. Cette même année, il s'installe à Moscou, et c'est là qu'a lieu la première d'*Oxygène* (2003)¹. Loué pour sa facture insolite et polysémique, traduit dans plusieurs langues, le texte fait le tour des festivals internationaux de prestige et récolte de nombreux prix. En 2008, il est présenté au Festival TransAmériques, dans une mise en

scène du Bulgare Galin Stoev. La même année, Viripaev a tiré un long métrage de sa pièce, sous la forme de 10 vidéoclips surréalistes.

En 2004, Viripaev livre *Genèse N° 2*, un texte étrange qu'il aurait reçu d'une schizophrène, auquel il aurait accolé des couplets comiques de son cru. L'auteur y tient le rôle de la femme de Loth, et son psychiatre, celui de Dieu. Le Valium serait-il devenu la religion du peuple? *Juillet* (2006) donne aussi la parole à un psychotique, un tueur en série obsédé par l'anthropophagie, qui crache sa fureur à la face de Dieu. En 2010, *Danse «Delhi»* appréhende le miracle de l'art capable de transformer la misère en beauté et *Comédie* esquisse la suite d'anecdotes qui se moquent de l'invisible par un rire libérateur. Un an après *Illusions* (2011) paraissent *Les Enivrés* et *Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre*, deux pièces où l'alcool coule à flots, comme un palliatif de l'absence de Dieu dans un monde vide de sens. Un thème récurrent dans le répertoire dramatique de Viripaev.

1. *Oxygène* a été publié aux Solitaires Intempestifs, précédé des *Rêves*. *Danse «Delhi»* et *Genèse N° 2* se trouvent aussi chez cet éditeur. On peut se procurer gratuitement toutes les autres pièces de Viripaev sous forme numérique sur le site Internet de ses traducteurs, Tania Moguilevskaia et Gilles Morel : <www.theatre-russe.info>.



noyée dans un Cosmos inconstant. Après la représentation, nous étions plusieurs à nous demander à quoi pouvaient bien rimer le choix des États-Unis comme lieu dramatique ainsi qu'une occupation de l'espace aussi statique.

Si l'on considère que les héros d'*Illusions* sont des personnes âgées, il serait possible que leur enracinement douillet en sol américain renvoie à l'autre côté de la médaille, à la condition humaine lamentable des « vieux » dans la Russie actuelle, où le taux de suicide atteint des proportions alarmantes. Pendant qu'ils se donnent la mort ou s'éteignent à petit feu, la terre n'arrête pas de tourner pour les mieux nantis. Dans un gala de charité à Saint-Petersbourg, Vladimir Poutine entonne le *Blueberry Hill* de Fats Domino devant une brochette de vedettes internationales. Et pour remplacer les âmes mortes, de jeunes

volontaires du groupe Nachi – accouplés pour leurs qualités génétiques – se dévouent à sauvegarder la pureté raciale. Il est vrai qu'il y a aussi un suicide dans *Illusions*, celui de Margaret, la seule du quatuor à se distinguer par un intarissable sens de l'humour. La seule chez qui le confort n'a pas gommé le sentiment d'angoisse que les trois autres refoulent sans doute au plus profond de leur être.

Quant à l'esthétique minimaliste et statique, elle correspond au mode de communication de la dramaturgie de Viripaev, qui semble plus enclin à raconter qu'à montrer. Dans la liste des personnages de *Genèse n° 2*, il a placé la note suivante: « Le personnage principal de cette pièce est le texte. » À une époque qui privilégie la virtuosité spectaculaire, allouer un tel rôle au matériau textuel relève d'une certaine avant-garde.

ILLUSIONS À BUCAREST

En octobre 2013, j'ai eu l'occasion d'assister à la 23^e édition du Festival national de théâtre à Bucarest. Une version roumaine d'*Illusions* y était présentée dans un traitement scénique des plus minimalistes. Sur une aire de jeu exiguë, un seul élément de décor: une longue banquette appuyée au mur du lointain. Quatre interprètes y prennent place tour à tour pour raconter le vécu de deux couples américains, depuis leur tendre jeunesse jusqu'à leur mort à un âge vénérable. Dans le style d'un *soap opera*, le texte étale leurs états d'âme factices et leur existence conformiste, que bouleversent des chassés-croisés galants impromptus. Pourtant, derrière la dérision se manifeste une vision du monde consternante. Le soi-disant véritable amour basé sur une passion réciproque n'est qu'un leurre et, dans la perception de l'univers, on prend volontiers les vessies pour des lanternes. De surcroît, quand on pense toucher au Tout, on n'en effleure que de menus éclats. Et, quand on cherche la constance, elle se dérobe,



Illusions de Ivan Viripaev, mis en scène par Cristi Juncu (Teatrul Act & Asociatia Catharsis) et présenté au Festival national de théâtre à Bucarest en 2013. © Adrian Bulboaca

OXYGÈNE À LA VEILLÉE

Dans la récente production d'*Oxygène* du Groupe de la Veillée, Christian Lapointe a confié à ses interprètes, Éric Robidoux et Ève Pressault, la tâche de s'abandonner aux multiples tonalités de cette pièce qui oscille entre le conte urbain et la chronique, avec – en filigrane – le mélodrame de l'amour d'un Sacha de la campagne pour une Sacha de la ville.

Sur le plan formel, *Oxygène* exploite la structure d'une partition musicale. La pièce est divisée en 10 compositions, chacune d'elles comportant des couplets, des refrains et un final. Mais le propos prend chaque fois son élan dans un précepte biblique ou évangélique. Les trois premières parties s'appuient sur le 5^e commandement de Dieu, le 9^e et le 2^e. Les sept autres récupèrent des injonctions du Sermon sur la montagne, selon Matthieu. Bon nombre de nos codes spirituels et sociaux y passent. Viripaev en démontre l'inanité à la lumière de leur impuissance à s'inscrire dans l'histoire de l'humanité qui, depuis la nuit des temps, les ridiculise, les contourne, les défigure, les piétine ou les annihile. Deux types de discours alternent du début à la fin. Le premier recourt à une narration des petites et grandes plaies de notre époque. Le second vire à la diatribe quand « Elle » et « Lui » contestent les évocations de l'autre dans une violente joute verbale. On aura compris peu à peu que l'oxygène – source de vie, de beauté, de désir et d'absolu – s'oppose à l'absurde et au néant. Il demeure l'antidote par excellence aux asphyxies existentielles, ce mal du siècle des temps modernes.

Christian Lapointe a choisi de présenter le spectacle à l'intérieur d'une grande tente toute blanche, convertie en cabaret : des tables éparpillées dans l'espace pour le public ; à l'arrière, la DJ au contrôle de sa console de mixage et un bar ; sur la scène à l'italienne, deux micros et une table basse avec de quoi se désaltérer. Lorsque « Elle » et « Lui » montent sur la scène en habits de noces, on comprend qu'il nous faudra assumer le rôle des invités – ce qui n'aurait pas déplu à Viripaev, qui tient beaucoup à la complicité des spectateurs. Jung associe l'archétype du mariage à la conciliation du masculin et du féminin, du conscient et de l'inconscient, de l'esprit et de l'âme. De façon analogue, le profane et le sacré s'entremêlent dans toute œuvre d'art. La mise en scène d'*Oxygène* n'y déroge pas. Une alternance de contrastes la traverse. Musique de fond et musique de club. Éclairage d'ambiance discret et bombardement de couleurs intenses. Une chorégraphie gestuelle en contrepoint du flot verbal. À la sixième composition, les interprètes abandonnent leurs vêtements de cérémonie pour se retrouver en justaucorps. Comme on remplace le chic par le sport. Comme on change de peau, d'attitude, de ton. La pièce glisse du général au particulier à ce moment-là. À la toute fin, les acteurs quittent la scène en direction du bar. Lumière sur leurs vêtements de cérémonie suspendus sur des cintres ; comme sur des corps vidés de leur souffle de vie.

Oxygène de Ivan Viripaev, mis en scène par Christian Lapointe (Groupe de la Veillée, 2013).
Sur la photo : Éric Robidoux et Ève Pressault.
© Matthew Fournier



**À la sixième composition,
les interprètes abandonnent leurs vêtements de cérémonie
pour se retrouver en justaucorps.
Comme on remplace le chic par le sport.
Comme on change de peau, d'attitude, de ton.**



Les dernières paroles d'*Oxygène* donnent froid dans le dos. Viripaev nous demande de ne pas oublier cette histoire d'une «génération, sur la tête de laquelle, quelque part dans le froid cosmos, vole à une énorme vitesse une gigantesque météorite». Malédiction qui pèse sur les Sacha des campagnes et les Sacha des villes de toujours et de partout.

Illusions et *Oxygène*, malgré des trames anecdotiques en apparence divergentes, se déploient au travers d'une stratégie narrative commune, ainsi que le souligne l'actrice Karolina Grouchka à propos d'*Illusions*: «Nous ne jouons pas des personnages, nous racontons simplement une histoire écrite par Ivan Viripaev².» Ce commentaire pourrait convenir à plusieurs pièces de l'auteur. «Raconter» a souvent été perçu comme un ersatz du théâtre dans les cultures traditionnelles. Viripaev en a soutiré l'essence au profit d'une dramaturgie toute moderne. ●

2. Traduction libre, *ibid.*

Auteure de quelques études littéraires et romans, **Brigitte Purkhardt** a dirigé plusieurs collectifs consacrés à l'érotisme, au théâtre et au légendaire québécois. Elle collabore à *Jeu* depuis 1990.